

LIRE \$ REGARDER

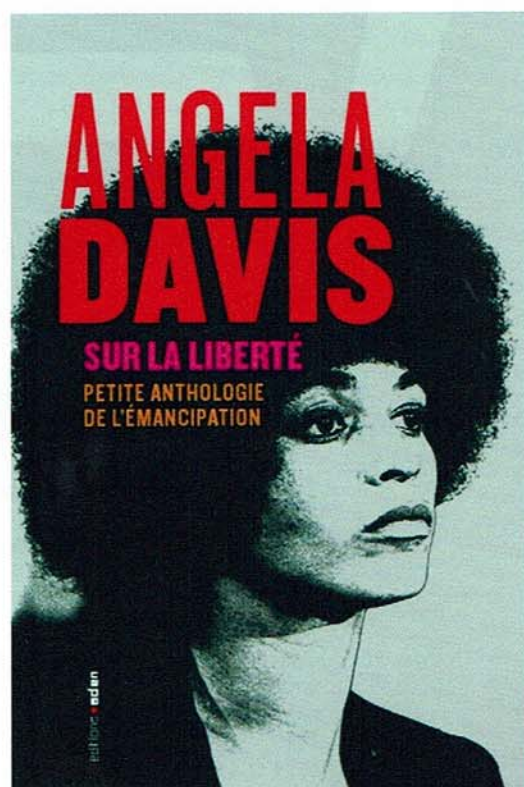
SUR LA LIBERTÉ

Angela Davis, Ed. Aden, 2016, 150 p, 10,00 €.

Ce petit livre rassemble cinq textes d'Angela Davis, un cours philosophique de 1969 sur l'esclavage et la liberté, un texte de 1985 sur la violence contre les femmes et le racisme, une conférence de 2008 sur le « complexe carcero-industriel », une autre de 2009 sur « l'intersectionnalité » entre race, sexualité, classe sociale, nation et handicap. Et enfin, une interview de 2013.

Angela Davis n'a pas sa pareille pour montrer que « le féminisme a toujours été traversé de contradictions » (p. 129). Ou qu'il existe toujours aujourd'hui « un énorme réservoir psychique de racisme » (p. 45). Peut-être manque-t-il chez elle une hiérarchisation claire, ou des éléments de sériation historique entre les différentes oppressions et exploitations. Elle apporte d'ailleurs cette réponse à une question sur l'élection d'Obama (p. 58) : « J'ai été membre du Parti communiste, puis du parti Paix et Liberté, et aujourd'hui au Parti vert ».

Elle dénonce le « complexe du sauveur », qui rend célèbre Martin Luther King mais nous fait oublier le rôle déterminant des femmes noires employées de maison et leur boycott des bus de Montgomery. Elle souligne (p. 141) que les révolutions française et américaine doivent beaucoup aux luttes des esclaves et anciens esclaves. Elle affirme (p. 123) que « la classe ouvrière d'aujourd'hui ne peut pas être appréhendée comme principalement blanche et masculine » car « la plus grande part du processus de fabrication est effectuée par des jeunes femmes dans le Sud ». Et l'on se dit qu'elle n'est peut-être plus communiste mais qu'elle a encore pas mal de questions intéressantes à nous poser.



LES COURANTS PHILOSOPHIQUES DANS LE MOUVEMENT FÉMINISTE

Anuradha Gandhi, *People's March*, suppl. March 2006.

Lorsqu'en 2013, les militantes féministes prolétariennes du Canada impulsent la création de fronts locaux dans leur pays, elles prennent le « travail d'analyse réalisé par la militante indienne » comme base d'un « sommaire des différents courants ayant traversé le mouvement féministe des 50 dernières années » (www.pcr-rcp.ca/fr/3471).

La table des matières est parlante : Le féminisme libéral, le féminisme radical, l'anarcha-féminisme, l'éco-féminisme, le féminisme socialiste, le féminisme post-moderniste. Chaque partie comprend une « critique ». La caractérisation de classe est toujours là : revendication de droits, en particulier civiques, dans le sillage de la révolution bourgeoise ; féminisme des classes moyennes occidentales et sa critique par les femmes prolétaires, noires américaines ou des pays du tiers-monde ; alliances du féminisme prolétarien au sein d'une lutte globale pour changer toute la société. Anuradha Gandhi cependant garde en partie la thèse selon laquelle la situation des femmes était enviable avant l'invention de l'élevage et de l'agriculture, avant l'existence d'un surplus et de la propriété privée.

En français : <http://ocml-vp.org/article2126.html>

En anglais (en ligne) : <http://massalijn.nl/theory/philosophical-trends-in-the-feminist-movement/>

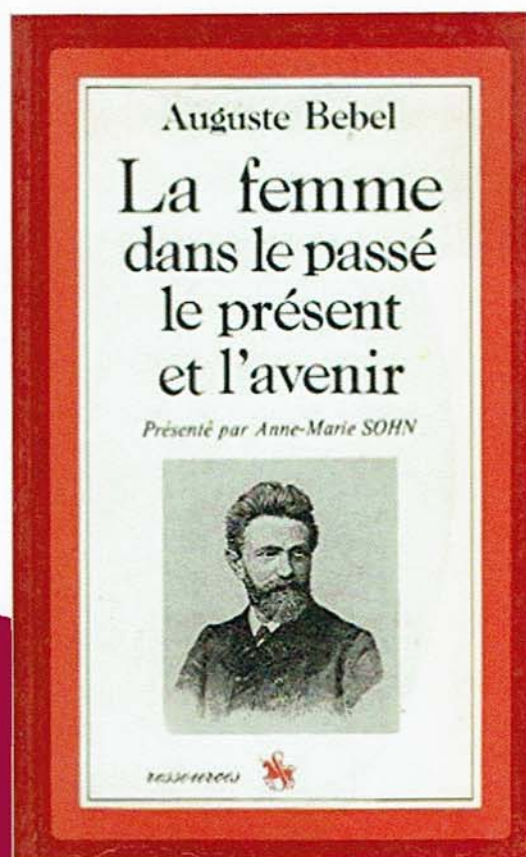
LA FEMME DANS LE PASSÉ, LE PRÉSENT ET L'AVENIR

August Bebel, 1891.

Le « présent » a droit aux trois quarts du texte, mais le « passé » parcourt les millénaires, de la horde primitive jusqu'au XIXe siècle. Ces premières pages, sur les temps préhistoriques, semblent les plus faibles, tant les connaissances étaient rudimentaires à l'époque. Mais l'essentiel est dit. Bebel affirme d'emblée : « La femme est le premier des humains qui ait à éprouver la servitude. Elle a été esclave avant même que l'esclave fût ». Son intuition lui fait repousser la thèse d'un matriarcats originel.

On comprend mieux l'univers idéologique de Marx et Engels en fréquentant un contemporain, adepte lui aussi du « socialisme scientifique ». Il affirme par exemple, approbateur : « Les entreprises colonisatrices, telles que les exigent les pays tropicaux... ne peuvent être menées à bonne fin par des individus isolés, mais seulement sur une grande échelle » ! Mais quand il évoque les exceptions qui confirment la règle de la servitude, il en trouve dans « l'empire arabe » : « Il existait déjà, dès le IXe et le Xe siècles, des femmes médecins et des praticiennes de grand renom dans l'empire arabe... La femme était, à cette époque, bien plus libre... grâce à Mahomet qui améliora considérablement sa situation sociale » (p. 185). Bebel avait publié « Die mohammedanisch-arabische Kulturperiode » en 1884.

Le « présent » se termine par deux chapitres, L'État et la Société, et La socialisation de la Société, qui ne traitent plus spécifiquement de la situation des femmes, mais de... tout. Le travail, l'État, l'éducation, la science, le commerce,



l'agriculture, la religion, l'art, l'écologie, le végétarisme, la contraception... Puisqu'aussi bien les femmes ont à s'émanciper en tout, comme et aux côtés des travailleurs. On a ainsi une dénonciation souvent très actuelle et pertinente du capitalisme, puis une vision, celle de l'époque, du socialisme. On sort de ce livre avec le sentiment que nos « socialistes scientifiques », Marx et Engels, Bebel et Liebknecht etc, étaient des féministes solides et radicaux.

MÉTAMORPHOSES DE LA PARENTÉ

Maurice Godelier, Flammarion 2010, 950 pages, 15,30 €.

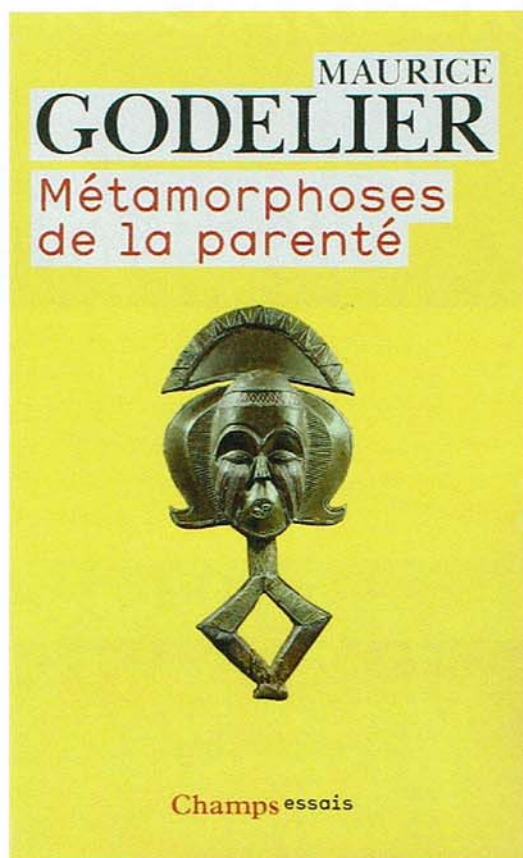
950 pages et 15,30 euros, plus cher qu'un abonnement d'un an à Partisan, il faut oser ! Mais vous ne reviendrez pas indemne de ce « voyage en parenté », selon l'expression qui, en conclusion, résume le livre (p. 733).

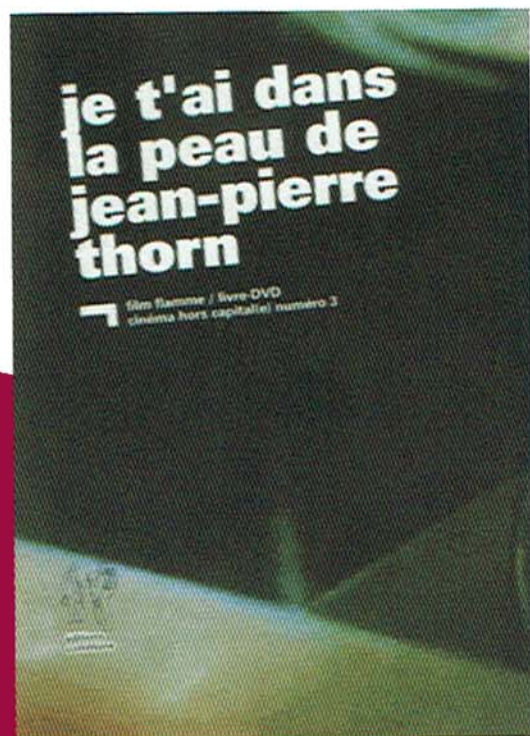
Vous serez parfois un peu déstabilisé dans les systèmes de parenté, comme lorsqu'on vous présente un jeune en précisant : « C'est le neveu d'une cousine de mon beau-père » ! Un conseil : dès qu'un mot technique d'anthropologue vous laisse perplexe, reportez-vous au glossaire, page 813 (même si le mot « adelphique » ne s'y trouve pas, qui vient du grec ancien « fraternel »). Vous n'oublierez jamais la description sociale des Baruya de Nouvelle-Guinée, objet du premier chapitre, parmi lesquels l'auteur a « vécu et travaillé au total plus de sept ans, entre 1967 et 1988 » (p. 40). « Dans une perspective marxiste », dit-il, « je pensais à l'époque que l'étude des modes de production et de circulation... pouvait mieux que d'autres approches théoriques expliquer l'origine et le fonctionnement des systèmes de parenté et des systèmes politiques » (p. 44). L'auteur a découvert que ce n'était pas si simple. A-t-il abandonné son marxisme comme une erreur de jeunesse, ou l'a-t-il complexifié pour passer de l'économisme à la dialectique ? La réponse arrive au fil des chapitres, comme dans un suspense, en contrepoint des hypothèses et controverses d'anthropologues. C'est la réalité qui tranche. Passionnant ! La religion est démontée. Et grandie à la fois. Grandie en tant que première forme de conscience, propre de l'homme. La domination sexiste est abordée dans toute sa complexité. L'homosexualité est « naturalisée » car présente chez tous les primates supérieurs. Le voyage dans les sociétés de Chimpanzés et de Bonobos est lui aussi inoubliable. « Le passage de la nature à la culture fut une transformation à la fois continue et discontinue » : cette vision contredit expressément celle de Lévi-Strauss, d'un Big Bang d'humanisation, et celle d'un acte fondateur unique, le meurtre du père, de Freud. Les questions posées par les évolutions récentes sont traitées dans le dernier chapitre : les familles recomposées, les nouvelles technologies de reproduction, les mères porteuses, les familles homosexuelles, ... Avec cette affirmation : « L'enjeu profond, c'est la question des enfants » (p. 726).

HISTOIRE DU FÉMINISME

Michèle Riot-Sarcey, La Découverte, 2015, 126 pages.

« L'histoire du féminisme en France ne diffère pas de celle des autres pays occidentaux : fragmentée, discontinue », affirme la 4e de couverture ; « l'ouvrage retrace les itinéraires conflictuels et la diversité des luttes... » Il ne craint pas de montrer les





contradictions entre bourgeoises et ouvrières, ou la modération et les limites des revendications, les militantes radicales et/ou prolétariennes semblant condamnées à être toujours minoritaires, jusqu'à aujourd'hui. Dès l'introduction, l'auteur prévient qu'elle privilégie « la sphère publique », un terrain monopolisé par les hommes. Elle rend ainsi visibles les interactions entre les soulèvements révolutionnaires et le combat féministe, depuis l'époque des Lumières jusqu'au XXI^e siècle. Même si Alexis de Tocqueville (cité page 36) nous rappelle que « la plus ancienne des inégalités [est] celle de l'homme et de la femme ». En 120 pages, voici un large tableau, vivant et politique, n'occultant aucune contradiction.

JE T'AI DANS LA PEAU

Film de Jean-Pierre Thorn, 1989, 108 min.

Le film *Je t'ai dans la peau* est inspiré d'une histoire réelle, celle de Georgette Vacher. Il raconte la vie tumultueuse de Jeanne, des années 50 au 10 mai 1981. Elle sera religieuse, ouvrière, amante d'un prêtre ouvrier, leader syndicale et féministe, ne cessant de s'affronter à l'Église et au Parti. « Diffamatoire » pour la CGT, le film, tout en nuances, met en scène l'impossible mariage de la révolte et de la raison institutionnelle.

Une image du film résume parfaitement la situation : l'homme est debout, récitant un discours, son texte à la main, sur fond de paysage d'usine. Les femmes en robes à fleurs sont assises dans l'herbe, l'écoutant distraitement, non qu'elles se désintéressent des problèmes exposés par leur zélé camarade, mais parce qu'elles savent que tout est à réinventer des formes de luttes, et que le moment est venu pour elles de prendre leur destin en main. Jean-Pierre Thorn, l'homme qui aime les femmes, fait entendre leur voix, se coule dans leur sensibilité. Le cinéaste nous explique que Jeanne « ne sait faire autrement que résister à ce qui sclérose ces différents « ordres » [l'Église, le Parti, le Syndicat], à ce qui les éloigne de ceux qu'ils prétendent représenter. Elle se révolte successivement contre les divers pouvoirs des « clercs » qu'elle compare à ceux des patrons qu'elle a combattu toute sa vie. » Une révolte qui ne va pas sans contradictions, car « le paradoxe de Jeanne, c'est qu'elle vit ses révoltes successives sur le mode de la culpabilité : sans doute a-t-elle alors la sensation de mettre en danger l'unité de « la famille » qu'elle s'était fabriquée ? Une phrase m'a intriguée revenant constamment dans les interviews de militants exclus : « Le parti, je l'avais dans la peau : si j'étais exclu, j'en mourrais ! » Là réside le véritable propos du film. [d'après Jean-Pierre Anselme, Mediapart, 20/09/2014]

Pour commander le livre-DVD : editionscommune@free.fr

LA RÉVOLUTION, LE FÉMINISME, L'AMOUR ET LA LIBERTÉ

Alexandra Kollontaï, *Le Temps des Cerises*, 344 p, 13,00 €.

La liste des textes d'Alexandra Kollontaï réunis dans ce livre n'apparaît pas. La voici :

But et valeur de ma vie, 1926 (autobiographie – extrait)

Nos tâches (article de 1917)

L'Opposition ouvrière, 1921 (brochure de 64 pages)

Thèses pour la propagande parmi les femmes, au III^e

congrès de l'IC, 1921

Conférences sur la libération des femmes (3 conférences sur 14)

Sur la prostitution, (article de 1909)

Rapport au congrès panrusse des ouvrières et paysannes, novembre 1918

Place à l'Eros ailé ! (article de 1923)

« Ce choix de textes, nous indique la préface (p. 22), a l'objectif de montrer la diversité des sujets abordés par Alexandra Kollontaï... : l'économie, la démocratie, la place de la classe ouvrière dans la révolution, la nécessité de mener parallèlement révolution politique et révolution de la vie quotidienne et des habitudes, la lutte contre l'oppression des femmes et la place qui leur revient dans la société communiste, la construction d'une nouvelle morale et d'une relation entre les sexes ».

Kollontaï distingue trois fronts, correspondant plus ou moins à trois périodes dans la révolution russe, le front militaire, le front du travail, et le front idéologique (p. 304). « L'Opposition ouvrière » se situe au passage du premier front au second. On trouve dans ce texte quelques erreurs évidentes - ce qui donne raison à Lénine dans les débats du congrès de cette année 1921 : « Dans le domaine militaire, affirme Kollontaï, la classe ouvrière en tant que classe ne peut formuler des idées nouvelles et est incapable d'introduire des changements substantiels... Dans le domaine économique les choses sont tout-à-fait différentes » (p. 57). Dans ce domaine de la « construction de l'économie communiste », les « syndicats d'industrie » incarnent le « pouvoir créateur de la classe montante » (p. 70). Ou encore : « Qui a raison : les dirigeants ou les masses ouvrières et leur sain instinct de classe ? » (p. 52). (L'erreur est tout entière dans le « ou »).

Cette première partie sur la révolution contient aussi quelques bonnes intuitions, telle celle-ci : « Faire du Parti un parti plus ouvrier : limiter le nombre de ceux qui occupent des positions de responsables à la fois dans le Parti et dans les institutions soviétiques ». La plate-forme de VP ne dit pas autre chose (cahier 2, page 16) : « Le parti doit rester lié à la production, et maintenir la majorité des communistes au sein des masses ». Mais c'est, pour VP, un bilan des années 1930, pas 1918-21, années chargées de contraintes.

C'est dans la deuxième partie, sur le féminisme, que les contributions de Kollontaï sont les plus riches et les plus concrètes, et les erreurs secondaires. C'est dans le parti bolchevik, dans l'Internationale Communiste, et dans le nouvel État, que la militante peut déployer toutes ses qualités. La IIIe Internationale « dissuade les ouvrières de tous les pays de toute espèce de collaboration ou de coalition avec les féministes bourgeoises » (p. 130). Car « les femmes doivent toujours se rappeler que leur esclavage a toutes ses racines dans le régime bourgeois » (Toutes, vraiment ? Le patriarcat n'existait-il donc pas avant le capitalisme ?).

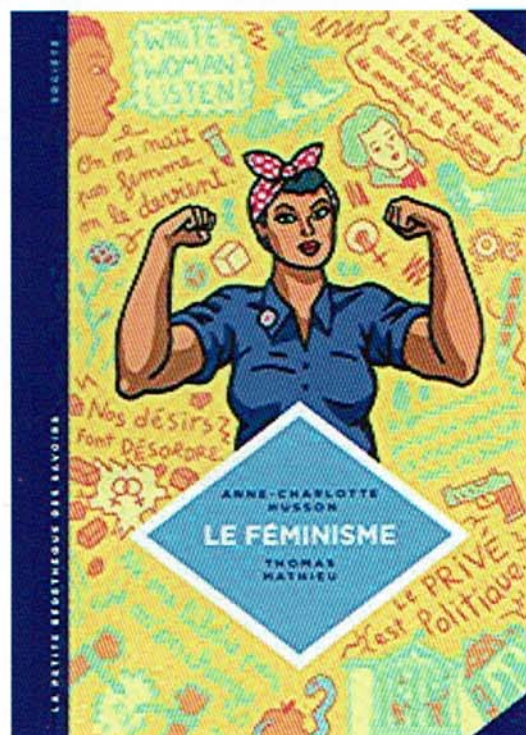
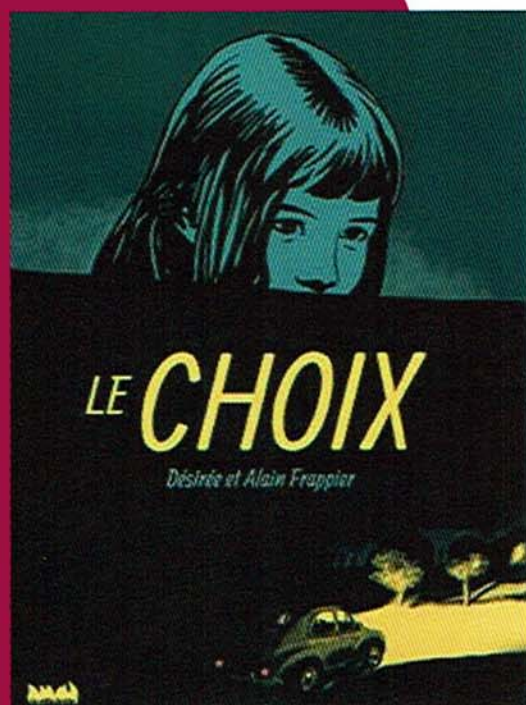
La première des conférences, sur le communisme primitif, semble très datée, la paléanthropologie étant il y a un siècle encore très jeune. Mais elle est aussi entachée d'économisme, la superstructure tribale et genrée est considérée comme très secondaire, et l'idéologie est absente.

Le livre se termine par cet article de 1923 qui traite de la question « Quelle place l'idéologie de la classe ouvrière réserve-t-elle

Alexandra Kollontaï

Choix de textes





à l'amour ? ». Un air frais et tonique passe, et donne cette fois l'impression que Kollontaï était en avance sur son temps. Finalement, si elle a sauvé sa peau de vieille bolchevique, morte à 80 ans en 1952, ce n'est pas uniquement en acceptant un demi-exil sous forme de poste d'ambassadrice, c'est aussi en baissant les bras. « On ne peut aller contre l'appareil, déclare-t-elle en 1929. Pour ma part, j'ai mis dans un coin de ma conscience mes principes, et je fais aussi bien que possible la politique qu'on me dicte » (p. 21). Là encore, Kollontaï a participé pleinement au devenir de la révolution russe !

LE CHOIX

BD de Désirée et Alain Frappier, Ed. La Ville brûle, 2015

Oui, le corps des femmes est aussi politique. Et les droits des femmes, arrachés de haute lutte au pouvoir patriarcal, qui les autorisent par la loi à disposer de leur corps est une conquête politique. Le droit à la contraception, le droit à l'avortement comme toutes les avancées vers l'égalité sont les victoires de femmes et d'hommes qui ne se sont pas battus pour leur confort personnel mais pour le progrès de la condition des femmes, de toutes les femmes. (...) Le Choix, de Désirée et Alain Frappier, rappelle à ceux et celles qui perdent trop vite la mémoire, ce qu'était la vie des femmes et des couples avant la loi Veil de 1975 sur l'interruption volontaire de grossesse. La vie des femmes ordinaires, pas celles de l'oligarchie qui ont de tout temps les moyens et le pouvoir de s'arranger (...). Victoire fragile, tant la liberté des femmes dérange toujours malgré les années.

Le Choix est construit autour de nombreuses rencontres et avec des femmes et des hommes dont l'action a pesé dans l'imposition de la loi Veil, reprend leurs témoignages, retrace les étapes menant à la victoire, et poursuit l'enquête jusqu'à nos jours (d'après Mediapart, 11 décembre 2015).

LE FÉMINISME

BD de Anne-Charlotte Husson, Thomas Mathieu, Ed. Le Lombard, 2016, 10,00 €

Une BD sous la forme d'un petit livre de 96 pages, avec un avant-propos d'une dizaine de pages résumant, sur la base des écrits historiques, la très ancienne domination misogyne puis les luttes féministes. Agréable et documenté. Divisé en sept chapitres dont les titres sont autant de slogans marquants.

Une faille importante pourtant : la dimension de classe. Le parallèle entre sexisme et racisme est très présent. Il nourrit un chapitre entier : « White woman listen ! » Mais l'intersectionnalité avec la « classe sociale » est tout juste mentionnée d'un mot (p. 54). Or le passage du féminisme bourgeois au féminisme total ne peut pas compris sans être mis en relation avec celui de la révolution bourgeoise à la révolution prolétarienne. Alexandra Kollontaï est bien là (p. 50), parmi 14 autres, en tant que russe. Mais surtout ne parlons pas d'ouvrières, de travail, ou de communisme !

Pourtant, « Ne me libère pas, je m'en charge », ça rappelle du Karl Marx : « L'émancipation de la classe ouvrière doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes » (première phrase des statuts de l'Association Internationale des Travailleurs). « Le privé est politique » ? A rapprocher de Engels : « Les

prolétaires prennent la bourgeoisie au mot : L'égalité ne doit pas être établie seulement en apparence, seulement dans le domaine de l'État... » (Anti-Dühring, Ed. Sociales, p. 134). Alors, lisons, utilisons cette BD. Mais sans ignorer ses limites, qui en réalité ne sont pas surprenantes.

AVANT L'HISTOIRE

Alain Testart, Ed. Gallimard, 2012, 550 pages, 25 €.

« Au moment où apparaissent les arcs, les meules, la poterie, et bientôt les silos à grain et les greniers à ignames, l'histoire humaine a déjà de nombreux millénaires derrière elle. Des millénaires au cours desquels la société était déjà fortement structurée. Autour de quoi? Pas autour de la richesse, laquelle n'existait pas. Mais autour de ce qui fait depuis toujours courir les hommes : la quête du partenaire sexuel. Ce n'est pas l'archéologie qui peut le montrer. Mais l'éthologie, déjà, le donne à penser, avec quelques exemples désormais très connus, comme cette société bonobo si fortement structurée par le sexe. L'ethnologie, plus encore, avec l'exemple de ces sociétés aborigènes australiennes qu'un des premiers commentateurs, Morgan, avait si intelligemment caractérisées comme « organisées sur la base du sexe ». L'ethnologie, encore, qui montre partout des sociétés de chasseurs-cueilleurs où le futur mari doit payer, de sa personne, pour obtenir une épouse. Et quand se développe la production matérielle, elle se développe dans ces structures sociales. Quand naît la richesse, elle naît sur ce fond social plurimillénaire et elle sert d'abord et avant tout à payer pour les femmes. »

Ce paragraphe se trouve à la page 400 du dernier livre de Testart. Il illustre bien tout l'intérêt de l'ouvrage, sa méthode aussi. L'auteur est « directeur de recherche en anthropologie sociale ». Il ne se réfère pas seulement aux nombreux travaux de ses confrères, mais aussi à ses propres publications antérieures. La première était déjà un « Essai sur l'évolution de l'organisation sociale ». Le sous-titre de « Avant l'histoire » est : « L'évolution des sociétés, de Lascaux à Carnac ». Du paléolithique au néolithique...

Comment ne pas étudier la naissance de la richesse, et donc de la pauvreté et des classes sociales, quand on a pour programme la suppression de ces inégalités et de ces classes? « L'histoire de toute société jusqu'à nos jours est l'histoire de luttes de classes », écrivait Marx dans le Manifeste. Dans une note, 40 ans plus tard, Engels corrige et excuse cette erreur : « En 1847, la préhistoire était à peu près inconnue »... Tous deux avaient cependant écrit ensemble, quelques mois plus tôt, dans l'Idéologie allemande : « La première forme de la propriété est la propriété de la tribu... La structure sociale se borne à une extension de la famille » (O.C., tome I, page 16). Ils distinguaient mode de production et mode de reproduction : « produire la vie, aussi bien la sienne propre par le travail que la vie d'autrui en procréant » (ibid. page 27).

C'est de l'origine réelle, il y a quelques milliers d'années, de cette grande dialectique, dont traite Alain Testart. La grande leçon politique de ce voyage à l'époque de la naissance des classes sociales, c'est que, si on ne s'attaque pas aux petites dominations, aux inégalités naturelles, aux contradictions « privées », non seulement on s'exposera, après avoir supprimé les classes, à ce que celles-ci se reforment – comme la

Bibliothèque
des
SCIENCES
HUMAINES

Avant l'histoire

L'évolution des sociétés,
de Lascaux à Carnac

par

ALAIN TESTART

nrf
Éditions Gallimard

VICTORINE BROCHER

SOUVENIRS D'UNE MORTE VIVANTE

UNE FEMME DANS LA COMMUNE DE 1871



petite propriété menant inévitablement à la grande -, mais on ne se met pas non plus en position de lutter dès maintenant pour une humanité humaine. Qu'y avait-il avant les classes ? La domination sur les femmes, l'importance du prestige et du clientélisme, les heurts entre tribus, les débuts de l'esclavage... On pense à Marx dans la Critique du programme de Gotha : « Un individu l'emporte physiquement et moralement sur un autre... un ouvrier est marié, l'autre non ; l'un a plus d'enfants que l'autre, etc, etc. »

Testart aborde aussi, en un court chapitre intitulé « Ce que révèle l'art des cavernes », la pertinence de la « pensée totémique ». « Elle s'exprime typiquement par l'imagination d'un temps mythique pendant lequel les hommes étaient encore mal différenciés des animaux ».

Érudition évidente, rigueur scientifique affichée. L'ensemble de la première moitié du livre semble faite de précisions méthodologiques. On trouvera difficilement un dérapage idéaliste (le propre d'un intellectuel non militant ?), tel que celui de la page 149 : « L'action humaine... est une condition nécessaire et suffisante de l'évolution des sociétés ». On préférera la formulation par Marx dans la 3e thèse sur Feuerbach : « la coïncidence du changement des circonstances et de l'activité humaine ».

SOUVENIRS D'UNE MORTE VIVANTE

Victorine Brocher, Ed. Libertalia, 2017, 340 p, 10,00 €.

Le sous-titre indique : « Une femme dans la Commune de 1871 ». Mais la Commune n'est l'objet que d'un chapitre sur six. Le récit commence en 1848, mêlant autobiographie et rappels du contexte. Mars-avril-mai 1871 est le « deuxième siège », celui des Versaillais après celui des Prussiens. Victorine Brocher fait partie, dès sa création, de l'Association Internationale des Travailleurs. Son père était cordonnier, son mari était cordonnier, elle-même fut « piqueuse de bottines ». Mais elle avoue une distance vis-à-vis de la classe ouvrière : « En réalité, je n'ai jamais été parmi les masses, ...je n'ai jamais mis les pieds dans une usine, ni même dans un atelier » (p. 126). Autre limite avouée : « Louise Michel, je ne la connaissais pas. Je ne connaissais pas davantage le mouvement féminin, je n'avais jamais mis les pieds dans une réunion publique » (p. 222). La classe ouvrière, le mouvement des femmes, le militantisme, ça commence à faire beaucoup... Mais elle est du peuple, elle est femme, et elle s'engage, jusqu'à risquer sa vie dans les combats contre Versailles comme ambulancière. Elle décrit de l'intérieur les espoirs, les illusions politiques, les souffrances et l'héroïsme des travailleurs et des combattants.

Se lit comme un roman. Et fait la démonstration concrète que le meilleur bilan de l'échec de la Commune de Paris c'est... la Révolution bolchevique victorieuse !

WE WANT SEX EQUALITY

Film britannique de 2011, en DVD à partir de 9,99 €.

Au printemps 68 en Angleterre, une ouvrière découvre que, dans son usine, les hommes sont mieux payés que les femmes. En se battant avec ses collègues, elle vont construire la résistance et tout simplement changer les choses... Et c'est terriblement revigorant !